

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'île de Jersey est maintenant presque aussi fréquentée que les ports de la Normandie ou de la Bretagne; elle est même le point de mire des baigneurs qui aiment les excursions. Climat tempéré, sol montagneux, côtes escarpées, végétation luxuriante, et des promenades si belles, si verdoyantes qu'elles ont valu à cette île d'être surnommée « l'Émeraude de l'Angleterre » : voilà des avantages qu'on ne trouve pas partout.

Saint-Héliier, la capitale de l'île, est dans une position délicieuse, sur la baie Saint-Aubin, défendue par le fort du Prince-Régent et le château d'Elisabeth. On y prend des bains, et la plage, à l'heure de la musique, offre l'aspect d'une promenade vraiment parisienne, tant les femmes y sont jolies et les toilettes élégantes; d'ailleurs, on y parle plus français qu'anglais.

De grands cars à trois chevaux, des mail-coach à quatre chevaux, sans compter une foule de voitures particulières, emmènent chaque jour un nombre infini d'étrangers visiter les plus beaux endroits de l'île. Parmi les sites remarquables, et ils sont nombreux, nous nous rappelons particulièrement : le Mont-Orgueil Castle, vieux château bâti sur un roc dont le pied baigne dans la mer; les gorges de Pley-mout, avec leurs énormes rochers minés par la mer, à travers lesquels passe le cabledégraphique sous-marin; le trou du Diable, véritable gouffre où s'enfoncé la mer à marée haute. Enfin, l'île de Jersey, avec ses routes ombragées comme les allées d'un parc, ses villas riannes et couvertes de fleurs, nous semble un Eden ravissant qu'on ne se lasse point d'admirer.

Qu'on aille à Londres ou qu'on séjourne à Paris, qu'on visite telle plage ou telle ville d'eaux, — en un mot, qu'on se trouve dans n'importe quel lieu où le mouvement mondain est un peu accentué, — l'observateur est frappé de l'élégance coquette de la toilette des petits enfants,

Ce sont de délicieux mélanges de tissus, des combinaisons de garnitures et des profusions de dentelles, de broderies et de rubans, à rendre ces chers mignons idéalement jolis, — ou bien du dernier grotesque. Il n'y a pas de milieu : les babies sont aujourd'hui, selon le goût qui domine dans leur toilette, ou de gracieux amours ou des singes grimaçants.

Nous approuvons complètement, nous l'avons maintes fois dit,

la forme actuelle de leur habillement; ce vague, ce flottant de la robe anglaise, qui domine aujourd'hui, convient à leur petit corps de forme indécise, toujours trop gros ou trop maigre. Sur ce point essentiel, personne, à peu près, ne se trompe; c'est le choix et l'emploi des garnitures qui laissent plutôt à désirer. Aujourd'hui, par exemple, que le courant rouge domine si impérieusement la mode, on se sert de cette couleur d'une façon aveugle pour ces pauvres innocents qui n'en peuvent mais! Rien ne nous choque plus qu'une large ceinture rouge enveloppant le corps d'un baby; tant de rouge sur si peu de hauteur nous effraye. Au contraire, un nœud de ceinture rouge, ne faisant que relier les côtés de la robe et tombant derrière, nous paraît chose charmante et toute naturelle. Nous n'approuvons pas non plus les robes rouges qu'on leur fait; les broderies anglaises blanches dont on les garnit n'en atténuent pas suffisamment l'éclat. En revanche, de petits nœuds papillon en ruban rouge, posés en échelle sur le devant d'une robe anglaise

blanche, avec nœud plus large, mais sans pans au bas du dos nous semblent ravissants.

Le foulard imprimé, en petits dessins ou fines rayures, s'emploie fort bien avec des cachemires unis pour costumes d'enfants. La robe anglaise est ouverte tantôt devant, tantôt derrière, et ces deux étoffes servent l'une pour le fond, l'autre pour le dessus.

Les MODISTES ont admirablement compris, en cette saison, le



P. N° 323. — MANTELET-CAPELINE.

caractère mutin de la physionomie enfantine et leur série de coiffures est créée avec un goût et un tact parfaits. Quoi de plus espiègle que le *Pifferaro*, de plus mutin que le *béret*, de plus naïf que la *cloche*, de plus champêtre que le chapeau *Nicois*? Mouseline et valenciennes bouillonnées et ruchées, rubans rouges et bleu marine, voilà le fond des garnitures employées.

La toque de lophophore et la toque bordée de velours noir, avec aigrette blanche, constituent la coiffure élégante d'une jeune fille, lorsque celle-ci n'est point passionnément éprise du chapeau tyrolien à fond pointu. Mais qu'on se défie bien du rouge à ce sujet; le chapeau est, par lui-même, d'allure assez osée pour qu'on ne doive point chercher à le rendre impertinent! Nous trouvons du dernier mauvais goût le chapeau en question entouré d'une écharpe de dentelle rouge qui, croisée derrière, vient ensuite se nouer par devant.

Le genre *coulissé* est fort employé, en ce moment, par les LINGÈRES parisiennes, qui l'utilisent à propos de modesties, de guimpes et de canezous; sans compter les sous-manches, dont l'élégance augmente en raison de l'importance donnée par le raccourcissement des manches de robe. Les coulissés, très-rapprochés, sont unis quelquefois par des entre-deux de guipure avec velours ou ruban étroit passé dedans; ce genre convient particulièrement à la modestie.

Nous indiquerons à nos lectrices de gentilles parures, — col et manchettes, — en organdi ruché à plis creux, dont les petits ourlets sont recouverts de mignons points de Saxe en coton de couleur. C'est d'un effet et d'une douceur de ton délicieux, — un vrai nuage bleu, rose ou lilas, autour du cou.

MARY D'AUBERVILLE.



Description des gravures dans le texte.

P. N° 323.

MANTELET-CAPELINE pour soirées de bains de mer. — C'est un élégant tricot bleu pâle et blanc, formant une mantelet avec capuchon. Les bords de celui-ci, coquillés naturellement par leur ampleur, se rabattent devant comme un col, avec nœud de ruban pour fermer le tout. Même nœud dans le haut du capuchon.

G. N° 665

ÉLÉGANTES TOILETTES DE VILLE D'EAUX. — 1. Costume en foulard bleu uni et foulard broché de deux tons bleu pâle. — Jupou à traîne, entouré d'un volant froncé. — Polonaise très-ample et très-longue de façon à ce que le tablier soit drapé et ramené par-dessus la traîne de la polonaise, pour être fixé sur le côté, sous un nœud de ruban assorti au bleu du foulard uni. La couture de ce côté est ouverte et forme soufflet sur le jupon qu'on aperçoit. Franges pomponnettes sur les bords inférieurs. La manche est ouverte au coude par un crevé de foulard bleu pâle; elle est terminée par un cornet plissé. — Petit col montant, en foulard uni, dans le haut du corsage. — Lingerie élégante, en dentelle ruchée, et barbe cravate. — Chapeau, genre *Tyrolien*, à calotte haute et passe très-relevée derrière, avec large cache-peigne de roses. Écharpe de gaze blanche autour de la calotte.

2. Costume en taffetas marron et taffetas à rayures blanches et bois. — Jupou à traîne, entouré d'un volant plissé que surmontent deux biais. — Tunique à traîne bordée de biais marron, formant la pointe au milieu devant, drapée en pouff et relevée près de la poche par une patte de foulard uni clouée de boutons boule. La poche, en forme de cornet, est ornée d'un plissé et de biais en uni, avec petit chou de ruban au bas. — Veston demi-ajusté, plus long devant que derrière, ouvert sur un gilet assorti au jupon et que ferment des boutons boule. Le veston, encadré de bandes unies, est fermé au cou et à la taille par des nœuds de ruban. Manche duchesse entourée de deux volants plissés, avec brassard de ruban noué sur le des-

sus. — Lingerie élégante, collerette et sous-manches de dentelle. — Chapeau *matelot*, en paille noire, garni dessus et dessous d'écharpes en foulard à rayures bois et blanc, avec groupe de mûres.

G. N° 668.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en cachemire gris et taffetas caroubier. Jupou à courte traîne, entouré d'un volant dont le bord est dentelé et chaque dent ornée d'une corne de taffetas se rabattant sur l'un des côtés. Un plissé de taffetas termine le jupon. — Tunique-tablier à bords dentelés et de tout point semblables à ceux du volant précédent; deux écharpes, l'une en taffetas, l'autre en cachemire, sont drapées au milieu derrière, puis croisées l'une sur l'autre pour soutenir la tunique. — Cuirasse sans autre garniture qu'un plissé de taffetas posé en éventail au bas du milieu du dos; la couture s'ouvre par des revers boutonnés dessus. Col de taffetas et, dans le bas des manches, un plissé avec une écharpe de soie. — Lingerie plate en toile. — Chapeau paillasson noir entouré d'une écharpe de gaze crème, bouillonnée et soutenue derrière par une boucle de nacre.

2. Costume en lainage de fantaisie bleu pâle uni et à rayures bleues et bois. — Jupou à traîne, entouré de deux volants bordés de biais en lainage bois. — Polonaise formant un tablier assez long, se détachant par les côtés de la tunique, et tombant en traîne sur le jupon. — Le tablier, qui est coupé de façon à ce que l'un de ses côtés soit ample et long, est drapé assez haut, puis ramené derrière; où il forme une sorte d'écharpe à plis maintenus au bas du dos; il retombe ensuite en pointe de châle sur la tunique. Des bandes de lainage bois, avec des franges assorties à toutes les nuances de la toilette, entourent les bords de la polonaise. Nœuds de ruban sur les angles de l'écharpe. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille à larges bords doublés de soie couleur bois, garni d'une écharpe en gaze bleu pâle avec un cardinal pour ornement.

Description de la gravure coloriée n° 1346 E.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Petit garçon de cinq à six ans. — Costume de cachemire blanc. — Pantalon court, bordé de velours noir sur les côtés, avec boutons assortis. Blouse décolletée en carré, ouverte en biais, bordée de même, ainsi que la ceinture ronde, et boutons semblables; la manche, ouverte vers le coude, forme le soufflet. Chemisette en nansouck, à petits plis et ruche de même étoffe, simplement ourlée; boutons de velours sur le pli du milieu. — Béret de cachemire, entouré de velours noir et garni sur le côté d'un œillet rouge.

2. Costume de jeune fille, en beau foulard gris. — Jupou à courte traîne, entouré d'un grand volant plissé, et garni d'une écharpe de même étoffe, drapée en biais sur le devant du jupon. Un nœud de ruban gris foncé orne le milieu de l'écharpe, et un autre nœud plus volumineux fixe les deux bouts de celle-ci sur le côté près de la traîne. — Cuirasse ouverte en châle, garnie de boutons gris foncé, et plissés de cette nuance au bas des manches. — Fichu en foulard assorti aux nœuds, garni de franges et noué sur le milieu de la poitrine. — Lingerie ouverte en broderie et valenciennes. — Chapeau de paille à passe inclinée sur le front et relevé derrière. Nœud alsacien sur le devant de la calotte et plume blanche sur le côté derrière. — Gants de Turin. — Ombrelle assortie à la toilette, pour le dessus, et doublée de soie rose.

3. Petite fille de huit ans. — Costume en cachemire rose. — Jupou complètement plissé et corsage rond également plissé devant et derrière, où il est fermé et garni, ainsi que le jupon, de boutons de nacre. Paletot tout à fait décolleté sur le corsage, encadré sur tous ses bords d'une cordelière de soie rose et blanche, lacé derrière par une cordelière de même sorte, avec glands aux deux extrémités, laquelle est nouée dans le bas. Les manches, montées à volonté au corsage ou au paletot, sont garnies d'une cordelière sur la couture; le parement est lacé sur le dessus de la même façon que le paletot. — Lingerie composée de ruches de dentelle anglaise. — Chapeau de paille anglaise, à passe baissée devant, garni de marguerites des prés et de ruban rose.

4. Toilette de femme âgée. — Costume en matelassé bleu marine et même étoffe rayée de blanc et bleu pâle. — Jupou à traîne, bordé d'un liséré de soie blanche et entouré d'un volant plissé. — Polonaise lisérée de blanc et garnie de franges. La partie de derrière, bien plus longue, est doublée de blanc sur les bords des côtés, où elle est relevée en coques de

façon à laisser voir cet intérieur. Poche garnie de ruban gros bleu et nœuds de large ruban derrière. Le bas des manches est orné d'un parement uni et de boutons de nacre. — Vêtement additionnel entouré d'un liséré et de franges; une petite poche carrée sur le côté, lisérée de blanc et garnie de nœuds. — Lingerie plate. — Capote de paille de riz blanche, garnie de faille bleue, avec bavolet et barbes de dentelles blanches.

Description de la gravure coloriée n° 1345 D.

Substituée à la gravure n° 1346 E, pour celles de nos abonnés qui en ont fait la demande.

1. Chapeau *Pifferaro* en paille grise. La calotte est entourée, d'un côté, d'un ruban rouge cardinal formant des boucles plates dans le bas derrière; l'autre côté est garni d'une guirlande de roses. Même garniture en bandeau devant.

2. Fichu en ruban pékin bleu et blanc, entouré extérieurement de blonde anglaise, et intérieurement de plissés en crêpe lisse. Nœud assorti pour clore le fichu.

3. Fichu-plastron en linon blanc, liséré de rose sur le bord extérieur. Col rabattu formant revers, en linon rose, à bords roulettés. Ruche de mousseline brodée dans l'intérieur du fichu et doubles coques de même broderie pour fermer le tout.

4. Col *Marie-Amélie* en linon rose, bordé d'une mousseline brodée faisant dentelle, et recouvert d'un col de même mousseline brodée. Nœud de ruban rose pour terminer.

5. Chapeau de paille d'Italie à calotte arrondie, passe enlevée et bavolet ondulé. Petite dentelle noire au bord de la passe et bandeau de ruban violet faisant nœud catogan derrière. Même ruban autour de la calotte, avec touffe de plumes grises au sommet, et barbes de dentelle noire formant deux coques soufflées sur le bavolet.

6. Chapeau *Duchesse*. Passe diadème en paille d'Italie, bordée de velours bleu, et bandeau de même étoffe. Une mantille de surah bleu ou de gaze recouvre la calotte, ainsi que tout le chapeau, et retombe sur les épaules derrière. Une guirlande de marguerites entoure le haut de la mantille; celle-ci, au bas de la calotte, est plissée et retenue par une chaîne avec des glands.

Description de la figurine coloriée L. N° 89.

Annexe spéciale de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VISITE A LA CAMPAGNE. — Costume de batiste à rayures rose et bleue. — Jupon à traîne, entouré de deux volants taillés en biais et coupés de place en place par des bandes de linon bleu uni posées à plis fixes. Au-dessus de cette disposition, derrière, il y a un grand volant bleu et plissé. — Tunique princesse, avec longue bande bleue ajoutée au milieu devant, boutonnée derrière jusqu'à mi-jupe où se pose un nœud de ruban bleu à pan tombant. Col rabattu et parements aux manches en même étoffe que le costume. Poche plissée en linon bleu et dentelle de Mirecourt sur tous les bords. — Chapeau genre *Pifferaro*, en paille de riz, garni d'un bandeau de petites roses et de myosotis, et entouré dessus d'une écharpe de gaze rose.

ÉCHOS DE LA MODE

Malgré l'émigration générale de cette fraction du monde parisien qu'on est convenu d'appeler « *Tout Paris* », il reste encore à peu près deux millions de chrétiens dans le cirque brûlant des fortifications: aussi, en dépit de la température agréable aux vers à soie qui liquéfie le bitume des boulevards, l'asphalte du *Skating-Palais*, grâce à un système de ventilation puissante, est-il toujours sillonné par les jarrets solides des skatineurs et les jambes élégantes des jolies skatineuses.

Le soir, la façade, éclairée *a giorno*, jette ses reflets sur la file des équipages et des voitures qui stationne dans la contre-allée de

la Grande-Avenue du Bois de Boulogne, après une promenade nocturne au bord des lacs.

Un air plus frais, venant du jardin et de la terrasse, circule dans la vaste enceinte du Rink, dominé par le Divan-Café, où les élégantes viennent écorcher une glace en regardant le tourbillon mouvant qui glisse au son de la musique, et qui rappelle aux paresseux ce souvenir de *Galatée*:

Ah! qu'il est doux de ne rien faire,
Quand tout s'agite autour de nous!

Un bien joli costume de visite, qui a reçu le nom de robe *Abelard*, — nous serions bien en peine de dire pourquoi.

Le corsage, très-long naturellement, est lacé derrière et ouvert en carré devant très-bas. Le carré est rempli par un grillé de velours noir. C'est réellement d'un très-joli effet.

La jupe est un fourreau très-étroit, ouvert d'un côté, toujours par une grille de velours, sur un second fourreau de soie couleur chair.

Une chose d'un goût extrême, c'est le petit châle ou fichu d'Alsacienne en crêpe de Chine tout brodé avec longue frange muguet. Ce petit châle est d'un effet charmant, disposé par une main savante, la pointe devant sur la poitrine, les deux pans noués derrière, le châle drapé sur chaque épaule, et un bouquet de fleurs sur l'épaule gauche.

Vu dans Paris, — porté par une Anglaise, nous nous hâtons de l'ajouter, — un chapeau de tulle blanc, orné de dentelle blanche (de Honiton, une dentelle royale) et... d'une botte de cresson de fontaine!

Il est vrai qu'au dernier siècle, les Françaises tombèrent, un instant, dans de pareils errements de goût. La vicomtesse de Laval ne se montra-t-elle pas, à la cour, avec un napperon damassé sur la tête et *mis à pouf*, ce qui fut trouvé d'une folie charmante! On alla jusqu'à se coiffer de carottes, de choux, etc., et l'on se pâmait d'aise, disant: — Cela a l'air si simple! des légumes, cela est plus naturel que les fleurs!...

Faisons une excursion d'un moment sur une de nos plages.

Rien de plus drôle que ces petits kiosques de paille, doublés de soie ou de perse, dans lesquels les femmes s'enferment sous prétexte d'être à l'ombre. Elles font toutes l'effet de marchandes de journaux. Un ami arrive, s'accoude et cause avec madame, qui passe son joli minois à la fenêtre. Quelques-unes ajoutent un moustiquaire.

Deux et trois fois par jour, les valets de pied viennent et tournent le kiosque le dos au soleil.

On porte toujours beaucoup de toile à carreau, unie, etc.; pour les jours froids, quelques tuniques de cachemire crème, parme ou rose-thé.

Les costumes de toile ou de batiste se garnissent toujours avec de grandes dentelles de fil très-hautes. D'autres effilent la toile de 30 centimètres à peu près. On noue de façon à imiter les franges espagnoles.

On a définitivement adopté le chapeau pointu, en gros paillasson, retroussé hardiment d'un côté. On le double de velours nacarat, prune ou vert sombre.

X. V.-P.

CHRONIQUE MONDAINE

Ce que nous disions, tout récemment, de l'affluence du beau monde à Paris dans toutes les solennités de quelque éclat, s'est splendidement confirmé au mariage de M. le comte Antoine de Gontaut-Biron avec M^{lle} Cécile de la Panouse. Quelle belle assemblée, quelle sélection ravissante de femmes élégantes et blasonnées! C'étaient M^{mes} la maréchale de Mac-Mahon, la duchesse Pozzo di Borgo, la comtesse et le comte de Damas d'Hautefort, la duchesse et le duc de Fezensac, le prince d'Orange, le comte d'Abzac, le duc de Montesquiou, la duchesse et le duc d'Avaray, le prince de Beauvau, la duchesse de Fitz-James, la comtesse Armand de Maillé, etc.

On le voit, c'était bien du beau Paris! Cependant, selon l'idée commune, il devrait être partout ailleurs qu'à Paris en ce moment, et voilà qu'il n'est nulle part, si ce n'est qu'à Paris! Cela ne s'explique, comme nous l'avons dit, que par l'ubiquisme de ce monde. Plusieurs, en effet, dans cette assistance, la veille du mariage, étaient à plus de cent lieues de Paris; et ils sont accourus à l'indication précise de la lettre de faire part.

Les toilettes étaient exquises. La jeune mariée était surtout remarquée pour son gracieux maintien. Sa robe, d'une simplicité de bon goût, lui seyait à merveille. D'ordinaire, ces toilettes nuptiales forment un cadre dans lequel les plus jolies physionomies s'effacent quelque peu; cette fois, c'était tout différent, ainsi que toutes les dames de l'assemblée en faisaient l'observation.

Un autre mariage, qui mérite qu'on s'y arrête, est celui de M^{lle} Marechewitch avec le baron Isakoff. La fiancée est l'une des nièces du baron Stieglitz, dont la fortune est peut-être la plus considérable de toute la Russie. Elle dépasse dix millions de revenu. Veuf aujourd'hui, le baron Stieglitz a vu successivement mourir ses quatre enfants et n'a plus que des neveux ou nièces sur lesquels il a reporté toute son affection.

On juge, dès lors, du trousseau et de la corbeille de M^{lle} Marechewitch. Même dans la colonie russe, où l'on ne s'émeut pas facilement du faste déployé, on n'en revenait pas des raffinements de luxe montrés à cette occasion.

Il n'y avait pas moins de quarante toilettes complètes dans le trousseau de la fiancée, de toutes couleurs et de toutes formes. Les réminiscences de la garde-robe de *Peau-d'Ane* ont été dépassées en cette occasion. D'après cela on peut juger des splendeurs de la corbeille. En dehors des dentelles, réunissant les différents genres de dentelles connues dans leurs spécimens les plus achevés, des éventails, des châles de l'Inde et de Perse, les bijoux formaient une collection d'un attrait inépuisable. Il y avait deux rivières en diamants, dont l'une à deux rangs, incomparable; une parure de turquoises, d'une dimension invraisemblable, avec diadème digne d'une impératrice; des perles blanches et des perles roses d'une eau merveilleuse; un médaillon orné d'un saphir, qui, à lui seul, serait une fortune pour bien des gens; un bouquet de fleurs en diamants, se démontant et pouvant former une couronne; puis toute une suite de bijoux byzantins d'un fini et d'une recherche de travail sans prix.

La cérémonie religieuse avait réuni à l'église de la rue Daru toutes les hautes individualités de la société russe encore présentes à Paris et offrait une assemblée de toilettes plus élégantes les unes que les autres.

Les meilleures choses ne se perfectionnent qu'avec le temps. On a fait du bois de Boulogne une promenade délicieuse, bien que toutes les opinions ne soient d'accord ni sur le mérite des eaux qu'on y a fait venir, ni sur le bon choix des arbres par lesquels on a remplacé ceux qui avaient été dévastés par la guerre. La plupart de ces plantations auraient pu être plus belles, celles

surtout qui ornent l'entrée du bois à l'avenue de l'Impératrice; mais là n'est pas la question qui nous occupe.

Ce que l'on pourrait reprocher à l'ordonnance de cette promenade aimée des Parisiens, c'est le manque d'originalité et d'innovation. Les modèles de ce qu'on a fait, existaient un peu partout en Angleterre et en Allemagne. Il fallait autre chose.

Un de nos amis avait des idées et un plan à ce sujet: cela nous revient en mémoire par les chaleurs foudroyantes tombées sur nous, depuis le commencement de juillet, et qui, s'il faut en croire les Mathieu de la Drôme les plus accrédités, menacent de se prolonger encore pendant tout le mois d'août et une partie de septembre. Il aurait voulu que le bois de Boulogne devint, comme certaines promenades d'Espagne et de Portugal, un endroit où l'on dresserait des tentes pour les nuits brûlantes. Les fidèles habitués de ce parc délicieux, au lieu de s'en aller quand l'aiguille de leurs montres s'achemine vers minuit, se retireraient sous ces tentes fixées dans quelques parties agrestes du bois aux vastes enceintes, et la poursuivraient jusqu'aux premières lueurs du jour, de campement en campement de leurs gais propos, leurs conversations, leurs intimités, leurs rêveries. On se visiterait, on s'inviterait à des collations charmantes. Il y aurait des concerts sous ces retraites mystérieuses. C'est au plus beau de la nuit qu'on quitte ordinairement le bois de Boulogne; ce serait au plus beau de la nuit que, dans ce projet, imité des habitudes heureuses des nations méridionales, on préluderait à l'installation d'autres jouissances, jouissances moins creuses que celle de se promener toujours et toujours! Combien d'étrangers, si cette attraction existait, seraient retenus l'été à Paris!

L'idée, aujourd'hui, est à qui veut la prendre, la développer. L'embellir, surtout à qui pourrait la mettre à exécution, car elle n'est pas sans difficulté à réaliser, ainsi que notre ami lui-même en convenait, à cause de certaines immixtions de l'autorité municipale. Mais cette autorité, toujours si impartiale, permet bien, après tout, les cafés et les foires! Pourquoi ne permettrait-elle pas des réunions, tout aussi recommandables, dont l'ingéniosité assurerait au programme des plaisirs de Paris une piquante attraction de plus.

Le départ de Paris de la reine de Grèce a eu lieu avec quelque précipitation. Sa Majesté devait passer plusieurs jours auprès de sa mère avant de se rendre en Angleterre auprès de son mari; mais tout à coup un télégramme envoyé par le jeune roi est arrivé appelant la reine en toute hâte. Trois fêtes allaient être successivement données à l'intention de Leurs Majestés: une, notamment, était la matinée offerte par le prince et la princesse de Galles dans les jardins de Chiswick.

La raison de haute convenance avait parlé, et la reine quitta Paris dans l'espace de quarante-huit heures; mais elle avait eu le temps de commander et d'emporter avec elle trois toilettes destinées à paraître dans les trois assemblées.

L'une de ces robes était en tulle garnie de grands plissés dans le bas, formant ruche autour d'un cordon de roses brodées sur de la gaze, et le relevé en faille, également garni d'une bordure de ces roses brodées. Toilette d'un caractère tout particulier: quelque chose de nuageux et d'aérien comme le duvet, auquel se seraient merveilleusement associés des nuages de cheveux parfumés et poudrés du dix-huitième siècle.

Une seconde toilette consistait en une cascade de muguets, relevée par des rubans caroubier tombant sur une jupe de gaze blanche satinée. Tout le devant de la jupe ne formait qu'un bouquet de muguets; le corsage, également couvert de ces fleurs et arrêté sur le côté par une touffe de fleurs mélangée de ruban caroubier.

La jeune reine a quitté Londres; elle se rend à Copenhague et de là en Russie, où elle passera l'hiver jusqu'au 1^{er} février. La grande-duchesse Constantin, sa mère, a mis son palais de Saint-Petersbourg à la disposition de Sa Majesté.



L. N° 89.

On peut, du
peu près termin
à que la bonn
es aliens, se
délivrance. Lon
ment, la série
si interrompue
A Londres, le
nouvelle invent
na. Ce jeu con
divisée en diver
sont. On fait un
les autres. Il s'
possible, et, pou
et de s'opposer
sagement à s'été
ont gagné la par
leur commen
et ingénieux et

U

Sous le soleil
aux talus, co
series.
La haque fem
homme blancs.
Un cheval tir
nature est assis
les boulear
d'été, et un ve
balle, secon
s'élèvent à l
pu' eût, ell
de bruit.
pente en bleu
me dans le pa
sont, et, sur le
la grosse ch
la barre fro
dans le chev
trasse, emp
qui se bal
sa.
La journée
de l'herbe us
pales de son
prouettes s
trappe de car
l'air.
L'oiseau, à
pales et emp
l'eau s'élanc
les avec lures
se par en-de
là, pencha
et la barque
les jambes pe
penser et son
et les heures
La pensées
n'est pas l'e
possibilité d

On peut, du reste, considérer la saison de Londres comme à peu près terminée. Les courses de Goodwood ont eu lieu, et c'est là que la bonne compagnie anglaise se rencontre pour se faire ses adieux, se donner des rendez-vous de villégiature et de vie châtelaine. Londres, pour cela, n'est pas encore déserté; seulement, la série des bals, des réunions de salon et des grands diners est interrompue.

A Londres, le *jeu impérial de l'Indostan* fait fureur. C'est une nouvelle invention qui se répand et qui devient presque nationale. Ce jeu consiste en une vaste carte topographique de l'Inde, divisée en diverses zones, comprenant chacune une ville importante. On fait mouvoir des jetons rouges et blancs les uns contre les autres. Il s'agit, pour les blancs, de couvrir le plus d'espace possible, et, pour les rouges, de s'emparer de certaines positions et de s'opposer à l'envahissement des blancs. Si les blancs parviennent à s'étendre sur dix villes, c'est-à-dire à les prendre, ils ont gagné la partie. C'est un jeu d'allusion, dont le but est d'indiquer comment l'Empire de l'Inde peut être gagné ou perdu. Il est ingénieux et très-récréatif.

Eugène CHAPUS.

UNE JOURNÉE SUR L'EAU

Sous le soleil qui l'éclaire, le canal semble endormi entre ses deux talus, comme dans un lit de verdure bordé de grandes herbes.

La barque fend l'eau, qui bouillonne à la proue et s'éparpille en flocons blancs.

Un cheval tire la corde attachée au mât; il trotte, et son conducteur est assis sur son dos.

Les bouleaux, les pieds dans l'humidité, poussent hauts et droits, et un vent frais anime toute la nature. Il fait tourner les feuilles, secoue les branches, penche les tiges, et leur murmure mille choses à l'oreille, paroles douces, tendres ou violentes; dès qu'il se tait, elles reprennent leur immobilité.

Pas de bruit, la berge est déserte. De loin en loin, une maison peinte en bleu vif, avec son toit de briques rouges, fait une tache crue dans le paysage; un moulin, comme un muet, agite ses grands bras, et, sur le canal, un chaland barre le passage.

La grosse cloche retentit: c'est le signal pour qu'il se range, et la barre frôle les grandes herbes avec un bruissement d'ailes.

Mais le cheval s'est arrêté, la corde s'est laissée choir. Elle se redresse, emportant une brassée de longue mousses fines et frisées qui se balancent un instant dans l'air et retombent au fond de l'eau.

La journée s'avance, le soleil descend à l'horizon. Dans l'eau, les herbes ont la tête en bas; le cheval marche sur les quatre jambes de son reflet. Les hirondelles vont et viennent, les bergeronnettes sautent de crainte de se mouiller les pieds, et une troupe de canards se laisse porter sans mouvement d'une rive à l'autre.

L'écluse, avec un bruit de vannes et de chaînes, ferme ses portes et emprisonne la barque. A travers les planches mal jointes, l'eau s'élançait impétueuse, blanche d'écume, se jette dans le gouffre avec fureur, puis elle se calme, monte, monte, comme poussée par en-dessous et soulève son fardeau.

Là, pendant un quart d'heure, on entend parler, jurer ou rire, et la barque traverse le village; les enfants sont assis sur le quai les jambes pendantes. Le pont est ouvert, une charrette attend pour passer et vous marchez toujours, sans compter ni les kilomètres ni les heures.

La pensée chemine le long du canal: rien ne la distrait, et ce n'est pas l'ennui! c'est le repos du corps et de l'esprit, c'est l'impossibilité de faire autre chose et de faire mieux.

On se laisse aller: la vie est douce, l'air pur vous grise, le mouvement vous berce et, par-dessus la tente, le soleil vous réchauffe.

Mais la barque quitte le canal et entre dans le marais qui, comme en route, partage les champs et en fait des îles. L'eau est envahie et massée par la végétation. Les algues, les joncs, les paresseux nénufars, se couchent sur la proue, le canot remplace la charrette et se charge de foin ou de légumes qu'il amène devant la maison.

Chaque habitant a son jardin, ses prairies et ses grandes vaches brunes, qui paissent tout le jour et toute la nuit, et à la mi-octobre se jettent à la nage et rentrent à l'étable.

Le marais s'élargit tout d'un coup, l'eau s'est répandue et forme un lac. Des jeunes filles et des jeunes garçons luttent de vitesse à l'aviron. Les filles ont ôté leur casaquin et, en corset de fil gris, la chemise coulissée et serrée autour du cou, les bras nus, les joues pourpres, elles rament vigoureusement. On les excite du rivage: « Allons, Catherine, allons, courage! » Et Catherine, la patronne, penche le corps en avant.

Les garçons les dépassent et chantent déjà victoire quand les filles vont droit au but sans tourner le poteau. Elles rient, la galerie applaudit, les garçons se fâchent. Mais la barque sépare les deux camps. Elle tourne le champs, quitte le marais et rentre dans le canal: c'est le port.

Le soleil n'éclaire plus qu'une ligne rouge à l'horizon, l'eau est sombre, la barque accoste: elle vient de Calais.

NYL.

LA PRÉDICTION

Un poète allemand raconte, dans un livre de légendes, une étrange histoire:

Lorsque la belle Nanette était encore enfant, sa grand-mère l'emmena chez le bourreau où elle allait acheter, comme fait le peuple en Allemagne, quelques onguents efficaces pour les brûlures et pour les coupures.

A peine était-elle entrée dans la chambre au plafond bas et au vitrage trouble, que l'on entendit quelque chose remuer dans l'armoire devant laquelle se tenait la belle Nanette.

L'enfant, effrayée, se mit à crier: « Une souris! une souris! »

Mais le bourreau s'effraya encore d'avantage, devint triste comme un mort, et dit à la grand-mère:

— Ma chère femme, dans cette armoire est accroché le sabre avec lequel j'exécute, et ce sabre s'agite de lui-même, chaque fois que quelqu'un qui doit être décapité s'en approche. Mon sabre à soif du sang de cet enfant, permettez que je m'en serve pour égratigner seulement un peu le cou de la petite. Le sabre se contentera d'une seule goutte de sang, et il n'aura plus envie de répandre le reste.

La grand-mère ne voulut point écouter ce sage conseil, et, plus tard, la belle Nanette, accusée d'infanticide, fut décapitée, ainsi qu'il lui avait été prédit, par le grand sabre du bourreau.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

LES PAROLES D'OR

Pour gouverner quelqu'un longtemps et absolument, il faut avoir la main légère, et ne lui faire sentir sa dépendance que le moins qu'il se peut.

LA BRUYÈRE.

On n'oserait pas vivre si l'on songeait à tous les accidents dont la vie humaine est semée.

J.-J. ROUSSEAU.

PLANCHE G. N° 668. — DESCRIPTION, PAGE 386.



TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).



Jules Davin

1346 F

Leroy imp. r. des Marais, 66.

Ed. Goubaud & Fils E^{ts} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu, 92

Étoiles de M^{me} Breant-Castel, r. du 4 Septembre, 19 - Rubans et Passementerie A La Ville de Lyon.
 Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33 - Parfumerie ORIZA de L. Legrand, rue S. Honoré, 207.
 Machines à coudre de H. Seeling, B. Sébastopol, 70 et r. N. des P. Champs, 37.

Entered at Stationer's Hall

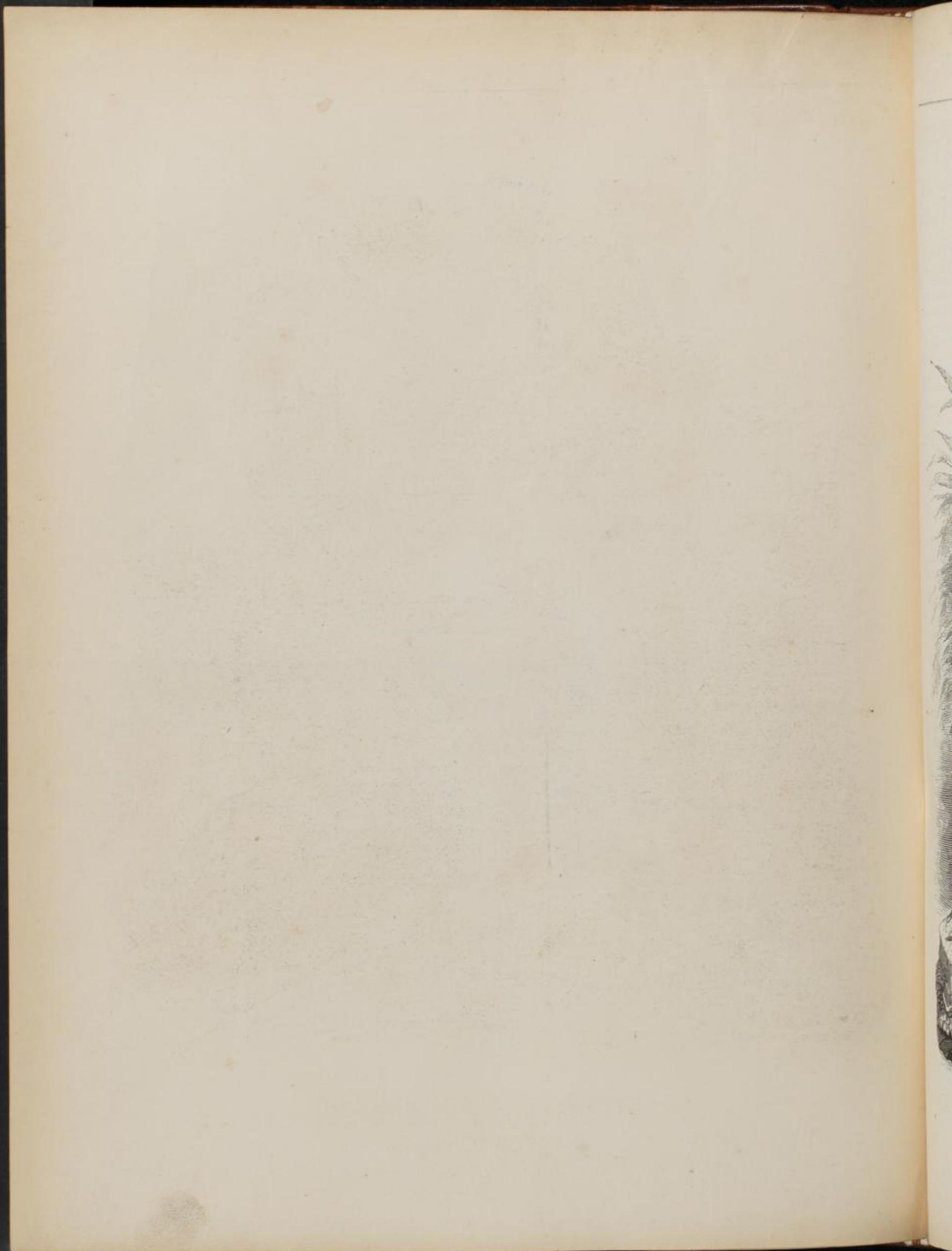


PLANCHE G. N° 665. — DESCRIPTION, PAGE 386.



ÉLÉGANTES TOILETTES DE VILLE D'EAUX

Modèles de M^{me} Du Riez (rue Halévy, 8).

LE PÈRE DE L'ENFANT

(NOUVELLE. — SUITE.)

Dans la soirée qui suivit la demande en mariage, notre homme « marcha vivant dans son rêve étoilé, » comme dit le poète. Pendant la nuit, il ne put dormir, tant il pensait au bonheur prochain de son cher Etienne.

Celui-ci se laissait aller au même rêve, sous l'influence des éloquentes paroles avec lesquelles Franck raconta les détails de son ambassade.

L'un et l'autre, ne doutant pas du résultat, roulaient dans leur tête une foule de petits projets pour l'avenir. Après les tristesses et les luttes, on se jette si aisément dans les bras de l'espérance !

A la première heure, le lendemain, une lettre fut montée par le concierge, et remise à Franck, qui l'ouvrit, lut rapidement, et éprouva des éblouissements. Elle contenait cette seule phrase :

« Monsieur,

» Après nous être consultés, ma femme et moi, sur la proposition que vous m'avez faite, nous avons le regret de vous apprendre qu'il ne nous semble pas possible d'y donner suite.

» Agrérez, je vous prie, etc.

» CLOVIS GUÉRIN. »

Il restait à savoir comment Etienne accepterait ce congé en bonne forme. De plus, le mathématicien s'imposa la tâche pénible d'aller chez M. Guérin, pour obtenir quelques explications.

VI

Le premier point ne tarda pas à être éclairci, car bientôt s'établit entre Etienne et Franck la conversation suivante :

— Mon cher Etienne, dit Franck, la nuit porte conseil. Or, après mûres réflexions, j'estime que nous nous sommes trop hâtés dans nos projets de mariage...

— Que veux-tu prétendre ? s'écria Etienne avec agitation, l'œil en feu, la voix altérée.

— Je... ne... prétends rien... balbutia Franck..., assurément, non. Je m'en garderais bien... Mais j'ai obtenu, ce matin, des renseignements sur la famille Guérin, et...

— Et...? parle, achève...! reprit Etienne dont l'impatience redoubla.

— Ces gens-là, ce me semble, mènent une vie différente de celle à laquelle nous sommes accoutumés.

— Comment cela...? fit Etienne en levant la tête... Quelle vie mènent-ils donc ?

— Ah ! je ne sais pas... car... certes, ajouta Franck avec force *qui* et *que*, comme on en trouve tant dans certaines harangues de préfets embarrassés pour expliquer une mesure inexplicable.

— Franck, la nuit t'a donné un mauvais conseil, je te l'assure. Les façons d'être de M. et Mme Guérin sont très-respectables. Je n'ai point à les juger... Leur fille possède mille qualités... Je l'aime, et si elle refuse de m'accepter pour mari, j'en mourrai de désespoir.

— Ah ! les grands mots, toujours...! Que diable ! on aime, rien de mieux ; mais quand on n'a plus dix-huit ans, on raisonne.

— Raisonner ! Hier soir, tu ne tenais pas ce langage, remarqua Etienne. Tu m'approuvais ; tu déclarais que la réussite de mes projets assurerait mon avenir ; enfin tu te montrais aussi enthousiaste que moi, sinon davantage... Voilà bien les hommes, même les meilleurs ! Ils manquent de foi et de persévérance. Puis, quand vous leur exposez un amour vrai, lorsque vous livrez votre âme à l'espoir de toucher le but, lorsque vous avouez que

l'insuccès vous causerait un chagrin au-dessus de toute consolation, ils prétendent que ce sont là de grands mots et qu'il faut raisonner... Ah ! mon cher Franck, je ne te croyais pas si insensible...!

— Allons, allons, calme-toi, Etienne, dit l'ancien maître d'étude, fort affecté par ces reproches, et mordant sa lèvre inférieure, comme il faisait ordinairement quand il voulait résoudre une équation...

— Du calme ! répliqua l'ingénieur. Puis-je rester froid, en entendant un tel langage...? Si tu parles ainsi pour m'effrayer, c'est un triste jeu, mon bon Franck. J'aime, j'adore Mlle Blanche Guérin, je te le répète... J'espère qu'elle partage mes sentiments... On ne s'y trompe guère, Franck, lorsqu'on adresse ses hommages à une jeune fille... J'ai su lire dans les regards de Blanche, et je puis croire, sans fatuité, que je ne lui suis pas indifférent... Demain, je la rencontrerai au bal. J'oserai l'interroger. Tout s'expliquera, mon cœur y compte bien... Et alors, juge de ma joie, quand ses parents m'auront permis de lui déclarer franchement mon amour... D'ailleurs, ma position plaît beaucoup à M. Guérin. Le directeur général l'a dit à quelqu'un qui me protège...

Franck ne prolongea pas cet entretien, car il comprenait l'inutilité de ses paroles.

— Attendons le résultat définitif, pensa-t-il.

Le second point à éclaircir, pour notre mathématicien, c'était l'objet même de la lettre qu'il avait reçue de M. Clovis Guérin.

Franck voulut savoir le motif du refus, ainsi que nous l'avons dit. Il retourna chez le rentier de la rue de Saintonge.

Le père de Blanche était seul, et lorsqu'on lui annonça la visite de Franck, il fit un geste de mécontentement. Toutefois, il ne put se dispenser de recevoir ce galant homme, dont il appréciait les mérites, et dont l'abord « lui revenait », disait-il.

M. Clovis Guérin se tint sur la défensive. Plus Franck l'interrogeait avec insistance, plus il évitait, lui, de répondre catégoriquement, en rappelant seulement, à plusieurs reprises, les termes laconiques de sa missive.

Poussé à bout par le vieil ami d'Etienne, M. Guérin termina pourtant la discussion par cet aveu :

— Malgré notre estime pour M. Adolphe-Etienne, malgré les avantages que son union avec Blanche nous présenterait dans l'avenir, tout nous impose le devoir de ne pas prendre comme gendre un jeune homme sans parents... dont quelque mystère enveloppe la naissance.

— Ce mystère, rien ne m'empêche de vous le dévoiler, reprit Franck ; mais, monsieur, je ne le ferai que si je puis espérer de vaincre vos préventions...

Puis, soudainement dominé par une arrière-pensée encore indécise, le mathématicien s'arrêta, non sans demander à M. Clovis Guérin le parti qu'il prendrait, dans le cas où les parents d'Etienne seraient d'humbles personnages.

Il résulta des affirmations du vieux rentier que les talents d'Etienne étaient bien certainement de ceux qui conduisent à la fortune, ce qui souriait fort à M. Guérin ; que le refus de celui-ci était bien réellement motivé par la situation de l'ingénieur au point de vue social.

Un enfant sans nom de famille ! Pas de père ni de mère !

— C'est un préjugé, pensa Franck en prenant congé de M. Clovis Guérin. Hélas ! moi-même, aussi malheureux sous ce rapport que mon cher Etienne, combien il m'a fallu de philosophie pour accepter mon sort, et pour me venger de ceux qui m'avaient laissé seul dans la vie par une affection sans bornes donnée à l'enfant dont la condition ressemblait à la mienne ! Ce préjugé, que les bons bourgeois trouvent enracinés dans le milieu où ils végètent, je dois le respecter. Mais aujourd'hui, par devoir et par amitié, je veux le vaincre. Les obstacles augmentent mon désir d'aider sans cesse le vaillant jeune homme qui, après tout, est le fils de ses œuvres.

Rentré en sa demeure, Franck garda un profond silence sur son entrevue avec M. Clovis Guérin.

Il évita de voir Étienne toute la journée.

Le soir, vers huit heures, après avoir dîné ensemble, Franck et Étienne sortirent en même temps. Étienne, en costume de bal, prit un coupé pour se faire conduire chez l'inspecteur des mines, où il devait rencontrer Blanche. Franck, toujours contenu, serra très-cordialement la main d'Étienne, et se dirigea à pied vers le réduit de Mlle Rosalie.

Rosalie habitait au cinquième étage d'une maison de la rue Baillet, dans un de ces vieux bâtiments qui, n'ayant ni air ni clarté, contrastent avec les palais du Paris moderne.

Au moment où Franck frappa à sa porte, Rosalie travaillait, en face d'une petite lampe dont l'abat-jour vert empêchait toute lumière de se répandre dans la plus modeste des chambres.

En apercevant Franck, la pauvre ouvrière jeta un léger cri :

— Vous! monsieur Franck! dit-elle avec une fiévreuse anxiété.

— Moi, répondit le mathématicien comme en murmurant.

— Est-ce que... M. Étienne...?

Franck brisa l'interrogation :

— Ne craignez rien... Il n'est pas malade... Au contraire, il danse probablement à cette heure. Le gaillard cultive Terpsichore.

Rosalie, aussitôt calmée, offrit une chaise à Franck, en reprenant :

— Que monsieur Franck veuille bien me dire le motif de sa visite. Seulement, qu'il ne se formalise pas si je continue mon ouvrage en sa présence. On attend ce châle brodé, demain, chez le patron pour lequel je travaille depuis nombre d'années, depuis ma jeunesse... Vous le savez, monsieur.

— Ne vous gênez pas, répondit Franck.

— J'aurai beaucoup à faire pour arriver à temps, dit Rosalie en poussant son aiguille.

— Veuillez, à votre tour, être fort attentive, ajouta Franck avec la brusquerie qui le caractérisait.

— Parlez, parlez, monsieur! fit l'ouvrière. Je vous écoute.

— Et surtout ne m'interrompez pas, madame... cela prolongerait notre entretien.

— Je vous le promets.

— J'y compte.

A peine eut-elle prononcé ces mots que Franck s'approcha un peu de Rosalie, et que, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, il déclara :

— Voici le fait, madame, le fait indispensable au bonheur d'Étienne...

— Au bonh...

— Ah! vous m'interrompez...!

Rosalie se tut, ouvrant les yeux, prêtant l'oreille.

— Or, continua Franck, je suis d'avis que un et un font deux, que deux et deux font quatre, etc. Je suis d'avis que la ligne droite... Vous me comprenez?

— Sans doute...

— Ne m'interrompez pas... Madame, tout problème appelle une solution... La solution de mon problème, je vais vous la donner... Écoutez bien.

Franck, tout à coup, quitta ces façons embarrassées. Il lança avec une étonnante volubilité, et sans préparation les phrases qui suivent :

— Madame, il faut pour le bonheur d'Étienne la chose la plus simple. Vous êtes sa mère. Vous aimez votre fils. Vous l'avez soigné, il y a quelque temps, comme un enfant chéri... Mais pour ui, dans les circonstances présentes, une mère seulement ne suffit pas... Plus tard, je vous expliquerai pourquoi... Il convient qu'Étienne nomme son père... un père vivant... un père qui ne soit pas feu M. Brissaud!

Rosalie cacha sa tête dans ses mains.

— Eh bien! madame, ce père qu'il convient de faire connaître au monde scrupuleux et injuste, toujours prêt à rendre les enfants responsables de leur naissance... Ce père, ce n'est pas M. Brissaud... c'est moi!

— Vous!

— Pour le monde avec lequel Étienne doit compter, vous dis-je, il faut que ce soit moi. Donc, c'est moi qui vous propose de devenir ma femme pour que j'adopte votre fils...!

Rosalie laissa tomber son aiguille et son ouvrage. Elle n'en pouvait croire ses oreilles. Toute ébaubie, elle regardait Franck avec de grands yeux effarés... Ses lèvres murmurèrent :

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, madame... Je vous apprends la pure vérité. Pour Étienne, il existe une mère malheureuse, tendre, repentie : c'est vous. M. Brissaud n'a jamais été que son maître de pension, son protecteur. Moi, je me déclare son père... Oui, madame. Et nous embrasserons tous deux, demain, votre fils, à qui je révélerai ce qu'il croira la vérité. Ainsi, tout ira bien... Certes, madame, je n'ai ni richesse ni beauté. Par goût, je n'étais point porté vers le mariage... à cause des embarras... Pourtant, je ne suis pas rebelle aux jouissances de la paternité. Je l'ai prouvé. Vous le dirai-je sans modestie? Je n'imagine pas que personne, personne, excepté vous, ait aimé Étienne autant comme je l'aime.

— C'est vrai!...

— Grâce à ce lien d'affection, nous vivrons en bonne intelligence, comme frère et sœur, ayant l'un pour l'autre une amitié inépuisable. Nous nous estimerons l'un l'autre. Car je vous estime, Rosalie, je vous estime infiniment.

Le mathématicien, en prononçant cette dernière phrase, saisit les deux mains inoccupées de Rosalie, toujours aussi étonnée, mais entraînée par l'éloquence de Franck.

L'ouvrière, alors, ne put maîtriser sa joie concentrée, qui déborda. Son cœur s'épanouissait avec délices.

— Oh! s'écria-t-elle bruyamment, je pourrai donc l'appeler mon fils! Et il ne me maudira pas!...

— A moi seul il reprochera le passé... Mais comme j'ai été bon pour lui, il me pardonnera... Rosalie, est-ce convenu?

— Vous le demandez!... Je ne puis croire encore à la réalité de votre offre généreuse.

— Consentez-vous à vous appeler madame Franck, à porter le nom d'un ancien maître d'étude, d'un homme tout absorbé par les mathématiques, d'un abruti dont la seule œuvre appréciable est la personnalité rayonnante d'Étienne?

— Oui, mille fois oui! murmura Rosalie en regardant Franck avec admiration... Mais, monsieur, me donner votre nom...

— J'ai dit, déclara Franck à la façon des personnages d'Homère.

— Oh! pourquoi suis-je indigne de vous? reprit Rosalie de plus en plus émue.

— Je ne partage pas avec vous, madame, cette sorte de mépris pour vous-même. Trente années de chagrins, de lutttes et de misères vous restituent le droit de lever la tête devant moi et devant votre fils. L'expiation a dépassé la faute... N'ajoutez rien... Il me reste à vous expliquer les causes qui dictent ma conduite; il me reste à vous apprendre la position critique dans laquelle se trouve *notre fils* Étienne.

Ici, le mathématicien demeura stupéfait à son tour, car Rosalie était presque au courant de ce qui se passait. Elle avait suivi du cœur et du regard toutes les actions d'Étienne. Elle avait su son amour pour Blanche Guérin. Elle avait prévu les obstacles, et elle comprenait, en la trouvant héroïque, cette démarche de Franck résolu à se dévouer pour le protégé de la pension Brissaud.

A toute heure du jour, la pauvre femme s'enquerrait du sort d'Étienne, et son esprit savait inventer mille moyens de le con-

naître. Jamais la maxime « vouloir, c'est pouvoir » n'avait semblé plus vraie.

Que de fois Rosalie avait négligé son travail, dont elle vivait difficilement cependant, pour suivre de loin son fils, pour le contempler!

Auguste CHALLAMEL.

(La fin au prochain numéro.)

DEUX BUVEURS D'EAU

(NOUVELLE.)

I

RENCONTRE

Le village est à trois lieues de la ville.

A vrai dire, il existe une station de chemin de fer qui l'avoisine beaucoup plus; mais chaque fois que je retourne là-bas, ce qui ne m'arrive guère que tous les trois ou quatre ans, j'aime à faire comme au temps où la locomotive n'avait pas encore mugé dans nos vertes vallées. La ville atteinte, je mets pied à terre, et de ce même pied, je m'en vais par le chemin de trois lieues.

C'est que sur ce chemin, montant, descendant, sinueux, coupant à travers prés, glissant à travers bois, ici planant tout en l'air, là plongeant dans les gorges, il me semble rencontrer à chaque pas quelque bien lointaine, mais bien vivante souvenance.

Non qu'il me soit jamais arrivé la moindre aventure notable en suivant ce chemin, — que je suivis autrefois. — Aussi ne sont-ce pas des faits que je retrouve, mais des pensées... Et quelles pensées! celles qui m'accompagnaient à seize ans, à vingt ans... Ah! qu'il fait bon les retrouver au long de cette vieille route comme au long des buissons! Où elle passa le matin, la brebis peut, le soir, revoir les flocons de sa laine... Ah! la rare occasion de rajeunir, qui donc la voudrait laisser échapper quand elle se présente!...

A moitié distance, un peu en contre-haut de la route, au pied d'un grand chêne, dont on voit les racines bossues embrasser le rocher, se trouve une fontaine, où, quand il fait chaud, presque tous les passants montent boire, parce que, si froide que soit cette eau, on la dit si saine et si bonne, qu'il n'y a pas d'exemple qu'elle ait causé du mal à personne. On monte, on se baisse, on prend l'eau dans le creux de la main; et ensuite, comme il y a là une sorte de banc taillé naturellement dans la pierre, il arrive souvent qu'on s'assoit un moment à l'ombre du grand chêne. Cette halte est de tradition parmi les gens du pays.

La dernière fois donc que je fis les trois lieues, c'était vers la fin d'une belle et chaude après-midi de juillet. Je ne pouvais guère passer devant la fontaine sans y monter.

Un homme m'y ayant devancé, qui avait pris place sur le banc. Je le saluai. Il se leva pour me rendre mon salut. Pendant que je buvais, il parla du temps qu'il faisait.

Après l'échange de quelques mots, je redescendis sur la route. L'homme y descendit aussi et se mit à marcher dans le même sens que moi.

Cet homme ayant tout d'abord paru m'être complètement étranger, j'eusse autant aimé qu'il me laissât cheminer seul. Machinalement, cependant, je regardais de son côté, car il poursuivait le banal entretien, et de même qu'il semblait parler, je répondais pour répondre.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années. Sa mise qui, en réalité, était celle d'un citoyen aisé, avait je ne sais quel cachet manifeste de rusticité qu'il eût été difficile d'indiquer en détail, mais qui ressortait de l'ensemble, ou plutôt de la tournure, des manières du personnage.

Carré des épaules, large des reins, ferme du pied, court des

bras, crâne épais, oreilles au vent, cheveux drus, allure lente et soutenue... Au surplus, sa parole, d'une incorrection évidemment normale, était affectée d'un accent dont je cherchais vainement à déterminer le singulier caractère. — ce qui fut cause que, l'homme me présentant de face son visage, je l'examinais plus attentivement.

Alors il me sembla que j'avais déjà vu ces traits, mais où! à quelle époque?..

L'homme m'ayant encore regardé: Eh! pardieu! fis-je, m'y voilà!... Ne vous appelez-vous pas Pierre Martois?

Alors lui, me tendant la main en souriant:

— Ah! tu m'as donc enfin reconnu! Moi aussi je te reconnais, mais je voulais savoir... Je dois être bien changé cependant, et pour quelqu'un qui ne m'a pas vu depuis trente ans...

— Trente ans! Y a-t-il déjà trente ans que tu as quitté le pays?

— Un peu plus même, aussi je m'étonne...

— Que je t'aie reconnu. Pourquoi donc? Quand on a été, comme nous, proches voisins, camarades d'enfance et de jeunesse, et qu'on a, comme moi, la mémoire particulière des physionomies... D'ailleurs ne m'avais-tu pas reconnu de ton côté?

— Oui, bien! mais c'est que toi, tu n'as sûrement pas couru le monde comme moi, enduré ce que j'ai enduré... Ah! j'en ai vu de rudes, va!... et tout ça ne conserve pas.

— Non, sans doute. Quoi qu'il en soit, on t'a cru perdu, mort, car il y a bien longtemps que tu n'as envoyé de tes nouvelles.

— Au moins vingt ans. Quand on me fit savoir la mort de ma mère, je ne répondis pas; outre que j'étais alors très-malheureux, et que je ne l'aurais pas voulu dire, comme il ne restait que mon frère avec qui...

— Tu n'étais pas au mieux, car tu avais quitté le pays à la suite d'une affaire dont il m'a souvent reparlé.

— Ah! il t'en a reparlé, fit vivement Pierre Martois, et qu'est-ce qu'il en disait?

— Il avouait que les torts étaient de son côté.

— Ch non! pas tous; sans ma fierté et mon emportement, ça n'aurait rien été.

— Il se reprochait cependant d'avoir été cause de ton départ.

D'ailleurs, je me rappelle parfaitement dans quelles circonstances...

— Ah! tu t'en souviens?

— Certainement. En ce temps-là, Claude, qui était jeune et d'humeur fort joyeuse, s'enivrait quelquefois; tu le lui reprochais un peu durement.

— Oui, très-durement, car, pour ça, c'est plus fort que moi; la seule vue d'un homme en ribote m'a toujours mis hors de mon caractère. Que veux-tu! pas plus aujourd'hui qu'alors, jamais je n'ai pu comprendre qu'on s'abêtisse de cette vilaine façon.

— A moins toutefois que ce ne soit par accident, par entraînement de camaraderie: c'était ce que ton frère te disais pour sa défense, mais tu n'en voulais rien entendre, tu affirmais qu'en veillant honnêtement sur soi...

— Oui, et alors ses camarades et lui se promirent de me prendre en défaut. Un dimanche que j'étais avec eux, tout en parlant, tout en chantant, un verre de trop me tourna la tête; je ne m'arrêtai plus; ils durent me rapporter à la maison, et Dieu sait s'ils riaient en me montrant aux gens que ça faisait rire aussi.

— Au fond, la plaisanterie était bonne, mais tu l'as pris mal.

— Oui, ma fierté souffrait. Je ne réfléchis pas davantage; je partis dans un mouvement de honte et de colère. Je partis sans savoir où j'irais, ce que je deviendrais, mais en me faisant bien la promesse que jamais une goutte de vin n'entrerait plus dans mon corps, et, cette promesse, je l'ai tenue, comme j'espère la tenir encore jusqu'à mon dernier souffle. L'homme qui se met en ribote n'est plus un homme.

Pierre avait donné à ces dernières paroles un accent de véritable solennité.

— Mon Dieu, repris-je, il y a, je crois, un terme moyen entre le jugement que tu portes, avec raison, sur l'homme qui s'enivre et l'abstinence complète d'une boisson souvent bienfaisante.

— Que veux-tu, c'est mon idée ainsi, dit Pierre. Je m'en suis fait l'esclave; mais je ne l'ai jamais imposée à personne.

— J'entends bien. Toujours est-il que le brave Claude que, par parenthèse, à dater de ton départ on ne vit plus jamais animé par la boisson, avait gardé de cette aventure un vil regret. « J'aurais mieux fait de l'écouter; il avait raison, me disait-il, et il ne serait pas parti... car qui sait ce qu'il est devenu? les misères qu'il a peut-être subies? Ah! les jeunes gens devraient réfléchir! »

— Il te disait ça?

— Oui, ma foi, et il me le répétait encore quelque temps avant sa mort...

— Sa mort! répéta Pierre en s'arrêtant comme douloureusement atteint au cœur; il est mort! J'étais pourtant l'ainé, moi! Je ne le reverrai pas! Pauvre Claude!

Après un instant de silence :

— Depuis quand mon frère n'est-il plus de ce monde? demanda Pierre.

— Depuis environ dix ans, répondis-je.

— Mais il a laissé de la famille, n'est-ce pas?... une femme, des enfants?

— Il était déjà veuf, et il n'avait eu qu'un enfant, un garçon.

— Qui n'est pas mort, j'espère?

— Je l'espère aussi; car lors de mon dernier voyage ici, il y a trois ans...

— Tu n'habites donc plus le pays?

— Non, mais j'y reviens de temps en temps. A mon dernier voyage, te disais-je, ton neveu Jean Martois était le plus gaillard, comme aussi le plus honnête, le plus aimable garçon de la commune.

— Ah! tant mieux! fit l'oncle Pierre, avec un rayonnement dans le regard.

— Et depuis, il n'a rien dû lui arriver de fâcheux, car je l'aurais appris. Ma famille, en m'écrivant, me tient assez au courant des événements du pays, et l'on aurait d'autant moins oublié de me parler de ton neveu, que j'ai mainte fois témoigné combien ce jeune homme me paraissait digne d'intérêt. Il est, en un mot, le portrait vivant de son père. Quand tu le verras, tu croiras certainement revoir ton frère à l'âge où tu l'as quitté.

— Ah! tant mieux! fit encore mon compagnon de route.

— Au moral, la ressemblance n'est pas moins grande : même douceur, même amour du travail. Quand ton frère est mort, ne lui laissant guère d'autre bien que les bons exemples qu'il lui avait donnés, Jean avait au plus quatorze ans et n'était pas encore bien fort; il s'est pourtant tiré d'affaire tout seul.

— Ah! le brave enfant! s'écria l'oncle Pierre.

— Il ne tarda pas à passer pour un des plus vigilants et des plus habiles travailleurs; la condition de valet de ferme ne lui plaisait pas, il est resté simple journalier, mais c'est à qui l'emploiera. D'ailleurs, comme il avait appris à lire, il s'est quelque peu instruit pendant ses loisirs, le dimanche, aux veillées, et il raisonne assez bien sur toute chose.

— Ainsi, remarqua l'oncle Pierre dont la satisfaction allait croissant, me voilà certain qu'il ne perd ni son temps ni son argent au cabaret.

— Au cabaret! oh! non, certes! et pour une raison qui va bien rentrer dans tes vues, j'imagine. Le cher enfant est venu au monde avec une aversion instinctive du vin. Une ou deux fois, je me suis trouvé à la même table que lui; on le plaisantait parce qu'il ne voulait boire que de l'eau. « Riez, si ça vous amuse, disait-il, mais la vue d'un verre de vin me soulève le cœur, et si je me penchais dessus, l'odeur seule, je crois, me ferait tourner la tête. »

— A la bonne heure! fit Pierre.

— Tu vois que vous pourrez trinquer copieusement en l'hon-

neur de ton retour, sans laisser, comme on dit, la raison au fond du broc.

— La fête n'en sera pas moins joyeuse, je te jure, car sur ce que tu m'apprends de mon neveu, je sens que mon cœur est déjà tout à lui. J'aurai d'autant plus de plaisir à lui faire du bien, que ce sera mieux placé, et après avoir tant couru de droite et de gauche, après tant de misères et de tracasseries, j'aurai une tranquille fin de vie. Dans ce que je ferai pour Jean, — c'est bien Jean qu'il s'appelle, n'est-ce pas? — il y aura surtout pour moi comme un rachat des regrets que j'avais laissés à mon pauvre Claude.

— Tu veux lui faire du bien, dis-tu?... Ça, mon ami Pierre, aurais-tu donc trouvé le moyen de mettre doublement en défaut le proverbe! demandais-je en souriant.

— Quel proverbe?

— « Pierre qui roule... »

— Je sais : « n'amasse pas mousse, » acheva-t-il. Mon Dieu! j'ai une double réplique à te faire. Oui et non. Non, tant que j'ai roulé d'ici et de là; oui, quand j'ai pu une fois me tenir en repos. Ah! j'ai bien changé de pays, et j'ai eu bien du mal aussi pendant longtemps!

Eugène MULLER.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Quand on croit un conseil sage et profitable pour autrui, il faut le donner et le répéter à l'occasion. Partant de ce principe, nous avouons le plaisir que nous éprouvons à recommander les maisons et les produits qui offrent quelque utilité à nos lectrices, et nous ne craignons pas de revenir sans cesse sur le même sujet.

L'atelier de couture de M^{me} Dubois, dont nous n'avons encore parlé qu'une fois, est tout à fait digne d'être mis en évidence et signalé comme offrant de grands avantages, tant par la qualité des étoffes que par la façon des costumes.

Ce qu'il importe aussi de noter, c'est que leurs prix exceptionnels les rendent abordables même aux bourses moyennes.

Voici, du reste, une série de costumes, avec prix à l'appui :

Un délicieux modèle en joli lainage bleu marine; deux volants à larges plis et tête plissée formant un autre volant. Polonaise très-longue avec dépassants de soie sur les bords; col, poche et plissés au bas des manches, le tout en soie. Prix : 150 fr.

Costume en drap d'été très-fin, gris cendre : jupe, tunique, tablier, cuirasse; chaque largeur de jupe encadrée de velours gros bleu, avec des lacets d'argent et d'acier au-dessus; tout le bas de la cuirasse et du vêtement bordé de soie, ainsi que la poche. Prix : 130 fr.

Autre costume en toile oxford, avec volants plissés : 80 fr.; le même, avec broderie : 100 fr.

Mantelets ou visites en cachemire, garnis de dentelles avec galons au milieu, de formes très-gracieuses : 125 fr.; en petit drap, doublés de soie et garnis de franges : 80 fr.

Enfin, un costume très-riche en faille crème, garni de dentelles montantes et descendantes, avec tunique à traîne : 500 fr.

Ajoutons que, M^{me} Dubois agissant beaucoup par elle-même, le travail de sa maison est extrêmement soigné; c'est elle qui taille, décide du choix des garnitures, fait les relevés et donne en dernier ressort ce « coup de pouce » (expression vulgaire, mais rendant bien notre idée) qui imprime à l'ensemble de la toilette un caractère particulier; c'est, pour ainsi dire, la signature de l'œuvre.

Nous devons déclarer que, dans l'élégant hôtel de la rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31, on ne voit jamais de ces costumes extravagants et d'un goût médiocre, que tant de couturières se plaisent à établir pour flatter la coquetterie de certaines femmes.

— La *Colonia des Indes* (rue de Rivoli, 414), depuis qu'elle est passée entre les mains de M. et M^{me} LENOIR, a subi d'importantes améliorations que nous nous plaisons à constater. Les nouveaux propriétaires de cette maison, tout jeunes qu'ils sont, raisonnent la question commerciale comme des vétérans. « *Chi va piano va sano e chi va sano va lontano*, » dit un proverbe italien : telle est leur devise; ne s'engager qu'après mûres réflexions et tenir fidèlement tout ce qui a été promis.

Malgré la hausse sensible que la perte des récoltes de Chine fait subir aux soies, M. et M^{me} Lenoir viennent de s'imposer de réels sacrifices en diminuant le prix de leurs foulards, les considérant comme articles de fin de saison.

Les gentils foulards imprimés, à petits dessins et rayures fines, sont marqués par eux à 3 fr. 75 c., ce qui constitue un bon marché sans pareil, vu que l'étoffe a 80 centimètres de largeur, c'est-à-dire 30 centimètres de plus que la soie ordinaire, et dans une qualité excellente. M. et M^{me} Lenoir ne vendent point ces foulards comme dernière nouveauté, mais nous pouvons certifier qu'il y a dans ces séries les éléments de charmantes toilettes d'enfant et de jeune fille.

Le *Shang-hai*, joli pointillé, à 7 fr. 50; les *surahs* aux nuances fines, à 6 fr. 50; le matelassé, grande et riche nouveauté, à 12 fr., — témoignent des efforts que font les nouveaux propriétaires de la *Colonie des Indes* pour contenter les dames.

— La *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6) possède tous les monopoles, en fait de goût parisien, lorsqu'il s'agit de ces mille fantaisies et auxiliaires charmants de la coquetterie féminine. Ce sont, tous les jours, de nouvelles innovations, marquées au coin de l'élégance et du bon goût. Dans le compte rendu de nos visites mensuelles, nous n'avons point encore parlé des voilettes nouvelles qui pourtant font florès; elles sont en tulle dentelle noir et uni, avec une dentelle noire et or sur les bords; quelques-unes sont brodées à la paille.

Une réforme importante à signaler et que nous tenons de la *Ville de Lyon*, c'est la substitution du voile à la voilette. Plus de tulle tendu et noué derrière; il est maintenant ballant sur le visage, qu'il dépasse en longueur, et lorsqu'on veut se dévoiler, on rejette le voile sur le chapeau ou sur le côté.

Les mantilles, barbes et fichus en tulle-filet, avec application espagnole sur les bords, sont fort à la mode et des plus seyants; nous les recommandons particulièrement. Insistons aussi sur la mantille en tulle espagnol, avec volant de dentelle assortie, ayant deux mètres de longueur et qui fait écharpe.

On trouve également à la *Ville de Lyon* des écharpes en gaze garnies de franges de chenille, et d'autres tout en chenille, la fureur du jour.

Nous signalerons, en passant, le joli choix de gaze canevass, à damier épais et clair, dans toutes les nuances; les gazes en filet broché et une gaze à petites rayures satinées, employées les unes et les autres à faire des cravates, des nœuds de corsage, des écharpes pour garniture de chapeaux.

Le filet *Mazaniello*, création de la *Ville de Lyon*, est maintenant un succès accompli; pas une femme élégante qui n'en ait plusieurs pour assortir à ses différentes toilettes. Le nœud *alsacien* et le nœud *catogan* forment le caractère propre de cette coiffure.

— Il est bon et même intelligent de se rendre compte de toutes choses, c'est le moyen de savoir beaucoup et de se prémunir contre les surprises.

Y a-t-il, par exemple, un grand nombre de femmes qui s'occupent des baleines qu'on prodigue à outrance dans les toilettes actuelles? Savent-elles que des baleines mal préparées abîment et usent les étoffes d'une façon presque instantanée?

Nous avons étudié sérieusement cette question importante et sommes très à même maintenant d'instruire nos lectrices sur ce sujet: La baleine coupée par machine est préférable à tout autre comme étant parfaitement égale, lisse et douce au toucher. C'est du reste, une nouvelle découverte que celle de couper les baleines à la machine et la maison *Ledoux aîné* qui, en possède une fabrique spéciale, nous a montré la preuve évidente, de ce fait par les diverses catégories de baleines dont elle dispose.

Autrefois on coupait simplement les baleines avec un couteau et cela se fait même encore, mais le résultat est loin d'être satisfaisant. La baleine est inégale, dure, raboteuse et s'effile, etc.

Nous avons donc acquis la ferme opinion que la baleine coupée par la machine est la seule admissible.

Femmes du monde, couturières, corsetières adressez-vous rue Rambuteau 92 (entrée 9, rue Pierre Lescaut), à la maison *Ledoux aîné*, où la vente des baleines se fait en gros soit au poids par kilog., demi-kilog.; soit par grosses, demi-grosses. Les baleines de cette excellente maison, digne de la confiance dont elle est l'objet, ont depuis 85 jusqu'à 120 cent. de longueur, et de 4 millimètres jusqu'à 9 pour la largeur. Leurs prix varient suivant la largeur, l'épaisseur et la couleur de la baleine.

— Le mécanisme et les rouages de la machine à coudre *Wheeler et Wilson* n'ont plus de secrets pour nous, depuis qu'on nous les a expliqués aussi clairement que si nous les avions fabriqués nous-même. Rien de plus

simple, de plus précis, de plus parfait: la construction de cette machine est admirable, son système unique dans son genre et sa solidité à toute épreuve. Tant de perfections amènent la fabrication annuelle de *Wheeler et Wilson* à atteindre le chiffre de 176 000 machines.

Les personnes qui ne veulent pas commencer leur apprentissage de machine à coudre avec un grand modèle peuvent essayer de la *Favorite des dames*, qui ne coûte que 64 fr. C'est une gracieuse petite machine à un fil, qui est avantageusement connue et rend de réels services dans une famille. On l'attache à une table quelconque pour la tourner à la main, et nombre de femmes préfèrent ce système au mouvement imprimé par le pied, comme moins fatigant.

Au bout du premier mois, si la *Favorite des dames* ne remplit pas le but qu'on s'était proposé, elle sera reprise au prix de facture en échange d'une *Wheeler et Wilson*.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. Henri SEELING à Paris: boulevard Sébastopol, 70, et rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

— La maison Ed. PINAUD, en créant des produits de toilette au phénol, a fait franchir à la parfumerie la ligne banale des sentiers battus. Il faut applaudir à tout progrès, et celui-ci appelle l'attention d'une façon si particulière qu'il est bon de s'en bien pénétrer afin d'en apprécier la valeur comme il le mérite.

Voici donc les savons, les eaux de toilette, les dentifrices, les poudres, etc., etc., appelés à jouer un rôle tout pharmaceutique. Grâce à M. Ed. Pinaud, ces compositions serviront en même temps à l'entretien de la beauté et à l'hygiène protecteur de la santé. En faisant un usage constant de cette nouvelle parfumerie, on se trouvera comme enveloppé d'une atmosphère factice, toute « phéniquée »: ainsi les airs viciés et malsains n'auront plus aucune mauvaise influence.

Entrepôt général de la maison Ed. Pinaud: boulevard Sébastopol, 37. — Détail: boulevard des Italiens, 30.

SPÉCIALITÉS

La *crème Simon* est un produit d'une élégance parfaite. En même temps, il réunit toutes les qualités hygiéniques qu'il est possible de désirer. La glycérine, qui sert de base à cette remarquable composition, la rend très-onctueuse; il ne s'y trouve aucun mélange de corps gras. Enfin, ce produit se conserve indéfiniment sans subir aucune altération, ni par les temps chauds, ni par suite de la gelée ou des voyages les plus lointains.

Nous recommandons l'emploi journalier de la *crème Simon* pour préserver la peau du hâle, des rousseurs, de l'action irritante de la bise et du soleil.

Cette crème merveilleuse blanchit le teint et lui donne à la fois l'éclat et la fraîcheur; son parfum est délicieux. On doit en faire usage en même temps que de la *poudre Figaro* du même préparateur.

On trouve la *crème Simon* et la *poudre Figaro* à Lyon, chez M. Simon, rue de Lyon, 83. — Dépôt à Paris, rue Beautreillis, 23, et chez tous les principaux coiffeurs et parfumeurs.

M. D'A.

SOMMAIRE DU 2^e NUMÉRO D'AOUT 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Echos de la mode, par X. V.-P. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHAPUS. — Une journée sur l'eau, par NYL. — La Prédiction, par M. Paul de SAINT-VICTOR. — Les Paroles d'or. — *Le Père de l'Enfant*, nouvelle, par M. Augustin CHALLAMEL. — *Deux buveurs d'eau*, nouvelle, par M. Eugène MULLER. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1346 E, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de promenade. — Gravure n° 1345 D (substituée sur demande), dessin de M. E. THURION: détails de modes. — Figurine coloriée, n° 89 (annexe spéciale à l'édition n° 3), dessin de M. NÉBAUDAU: toilette de visite à la campagne.

Dans le texte: P. n° 323, dessin de M. E. PRÉVAL: Mantelet-capeline. — G. n° 665, dessin de M. Jules DAVID: élégantes toilettes de ville d'eaux. — G. n° 668, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de promenade.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.